

Abdeljebbar Shimi **le Kafka des lettres marocaines**

par

Rédouane Taouil

Auteur d'aphorismes au désespoir élégant, de carnets à la prose fine, de nouvelles à la langue splendidement sobre, homme toujours noblement révolté, Abdeljebbar Shimi exerce, par son seul talent, un magistère qui, pour être discret, n'en est pas moins largement visible. Il s'est dépensé sans compter dans la production du supplément littéraire du quotidien, « Al Alam », auquel maintes plumes de tous genres doivent leur encre.

Ecrivain exigeant mû par la passion du mot juste, il ne donne à lire que deux recueils de nouvelles, « Al moumkin mina al moustahil » (Quand l'impossible devient possible) en 1969 et « Sayidatou al maraya » en 2007 (La maîtresse des miroirs). L'originalité de cette œuvre est plus insigne qu'elle n'est abondante.

« Ses figures, toutes, connaissent l'existence d'une blessure » Ainsi parle Jean Genet des portraits de Rembrandt. Il en est de même des personnages de ces nouvelles qui incarnent, dans leur déchirure et leur fragmentation, le manque et le tourment. Courbés sous l'infamie sociale, prisonniers de l'infortune ou des labyrinthes de la ville ou simples exilés dans les méandres des jours, ces anti-héros s'abîment dans une atmosphère étouffante qui étoffe l'angoisse et le frisson et interdit l'accès à la

présence et au sens. En interrogeant l'existence humaine à travers des figures de gens de presque rien, Shimi met à nu la friabilité des visages et offre des images lucides de l'étrangeté sociale qui participent d'une littérature de situations kafkaïennes telle qu'elle est saisie par Kundera dans son « Art du roman ». Les nouvelles de « Sayidatou al maraya » telles que « La fourgonnette », « L'accusé » ou « Avant le réveil et après » et « La terreur » sont emblématiques à cet égard. En mettant en scène la quête en soi de la faute, le piétinement des preuves, la culpabilité, la violence froide, l'absurdité de l'horreur, l'opacité mystérieuse du monde, la peur de rêver, ces nouvelles dessinent, dans une écriture aussi limpide que dépouillée, un univers morbide hanté par une inquiétude nauséuse.

En un mot, Abdeljebbar Shimi est un peintre des blessures comme de la lucidité. Comment ne pas songer à cette sensation qu'épanche René Char dans « Feuilles d'Hypnos » en poète écorché : « La lucidité est la blessure la plus rapproché du soleil » ■

« *Sayidatou al maraya* », Dar Attakafa, Casablanca, 2007